

ment et les malaises successifs du corps. Le 31 décembre, les Américains, décidés à emporter la ville, avaient réuni dans leur camp tout ce que leurs émissaires avaient pu rencontrer de mécontents et d'ambitieux. On y reconnaissait quelques meneurs de paroisses, qui, par leurs incessantes cabales, avaient réussi à accroître leurs petites, mais bruyantes bandes composées de nécessiteux que le besoin d'être nourri ou d'autres pareils instincts attroupe autour de toute cause, plutôt que les motifs politiques ; des prétendus zélés qui se donnent pendant un certain temps l'air de réprimer l'émeute, et qui l'activent sous main, pour être plus longtemps rentés, ou encore, pour l'être à la fois par les deux partis. Tous ces hideux personnages s'étaient mis en mouvement, pour aider leurs amis à frapper le grand coup qui devait les rendre maîtres de l'Amérique anglaise. Mais, on le comprend, cette armée était sans discipline, sans tactique, sans cohésion, sans lien commun et conduite par des chefs nouveaux. On se reprochait tous les jours, dans le camp américain, les temporisations, les sorties sans effet, les tentatives infructueuses, les marches sans but, d'où résultaient un désappointement et un mécontentement général. Les Canadiens commençaient à s'apercevoir qu'ils ne devaient pas s'attendre à trouver chez leurs ennemis des miracles de dévouement, et que l'héroïsme n'était pas la première de leurs vertus.